

Les arts islamiques à l'honneur

Du 6 octobre au 14 mars, l'Institut du Monde Arabe à Paris présente la fabuleuse collection d'art islamique de Nasser D. Khalili. Si le qualificatif «islamique» peut induire en erreur quant aux finalités de cet art, l'exposition s'efforce de montrer qu'une large partie de sa production n'est pas strictement religieuse. En effet, quoique s'inscrivant dans le référentiel commun de la pensée philosophique de l'islam, de nombreux objets invitent aux plaisirs quotidiens des sens. C'est ainsi que l'exposition suit une progression thématique pour privilégier des tableaux déclinant les rapports de l'art islamique au sacré et au profane, tout en couvrant une période allant des débuts de l'islam au XX^e siècle, et qui illustre la richesse artistique d'un Empire qui s'est étendu à son apogée de l'Espagne à l'Afghanistan. Pour commencer son immersion dans le vaste monde des arts islamiques, le visiteur est ainsi invité à découvrir les chefs-d'œuvre illustrant le lien entre l'art et le sacré. Dans cette partie intitulée «*Foi, sagesse et destinées*», le visiteur est d'emblée impressionné par de magnifiques kiswat, ces étoffes de soie noire recouvrant la Kaaba, ornées de versets coraniques brodés à l'or, ainsi que par une multitude de manuscrits coraniques de toutes origines à la calligraphie et aux enluminures éblouissantes. L'on découvre ensuite dans «*L'atelier des mécènes : califes, émirs, khans et sultans*» le développement des arts de la cour à la gloire du souverain et de Dieu. Les plus belles réalisations deviennent en effet l'attribut indispensable du pouvoir puisqu'elles nécessitent la maîtrise de matériaux précieux, rares et difficiles à travailler. Enfin, le visiteur découvre «*Un univers de formes et de couleurs*» invitant aux plaisirs de la vie à travers quantité de créations pour la satisfaction des sens : tentures et tapis, plats et couverts, brûle-parfum, verseuses à eau et à vin, métaux et orfèvrerie, boiseries. Après l'Australie et les Emirats Arabes Unis, la présentation à l'IMA de cette collection privée – la plus complète au monde dans ce domaine – est une première en Europe. En effet, la collection, qui compte en tout plus de 20 000 objets, ne dispose pas d'un lieu de présentation permanent. D'où l'idée de l'itinérance d'une sélection de 417 pièces rendues accessibles au public, dont voici quelques exemples.

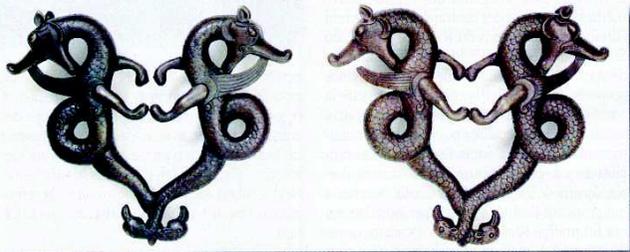
AMINA BOUBIA

Feuillet issu du Coran Bleu, Tunisie ou Espagne, IX^e siècle

Les dimensions (28,3 sur 37,7 cm) et l'écriture à l'or (chrysographie) sur parchemin teinté donnent une idée du coût élevé de la copie complète de ce manuscrit unique. Si le parchemin teinté en orange ou jaune est utilisé assez couramment pour les manuscrits coraniques anciens, le Coran auquel appartiennent ces feuillet est le seul exemplaire teinté à l'indigo que l'on connaisse. L'idée vient très probablement des codex byzantins en parchemin teinté à la pourpre impériale, obtenue à partir des sécrétions du précieux murex de Tyr. Il s'agit sans doute, de la part de la chancellerie abbasside, d'une volonté consciente de distinguer ses usages de ceux de Byzance. Il ne subsiste aucun document de la chancellerie de cette période, mais il est à noter que les inscriptions abbassides du nilomètre du Caire (servant à mesurer la hauteur de la crue du Nil et à fixer les impôts de l'année suivante) datant du IX^e siècle sont elles aussi en lettres dorées sur fond bleu roi. ■



PHOTOS NOUR FOUNDATION, COURTESY OF THE KHALILI FAMILY TRUST



Paire de poignées de portes, Mésopotamie du Nord, XIII^e siècle

Les poignées de porte sont composées de deux dragons ailés adossés, dont les corps couverts d'écaillés s'enroulent en formant une boucle et se terminent par une queue à tête de griffon. Les figures de ce genre sont souvent qualifiées de heurtoirs, mais les deux boucles permettant de les fixer sur la porte auraient empêché de les actionner. Il est vrai cependant que même les poignées mobiles sur les portes des mosquées du XII^e au XIV^e siècle en Syrie et Égypte sont souvent placées jusqu'à trois mètres de hauteur et devaient donc être purement décoratives. Ces poignées s'inspirent d'un modèle de l'ingénieur du début du XIII^e siècle al-Jazari, qui avait conçu les heurtoirs du palais de Diyarbakir, mais sur ces dessins les dragons sont affrontés et leurs queues ne sont pas entrelacées. Les queues nouées pourraient être une allusion à la pseudo-planète Jawzahr, responsable selon les astronomes arabes des éclipses lunaires, ou encore s'inspirer des serpents entrelacés d'Asclépios, dieu grec de la Médecine. ■



Lampe de mosquée, Egypte, vers 1385

Pendant la période mamelouke, les différentes institutions pieuses fondées par les sultans et les émirs alimentent une demande de récipients en verre émaillé et doré utilisés pour l'éclairage. Les lampes, en forme de vase avec un col évasé, étaient remplies d'huile et suspendues par des anneaux. Sur le col, l'inscription cite la sourate al-Nour (XXIV, «La lumière»), verset 35 : «Dieu est la lumière des cieux et de la terre. Sa lumière est comparable à une niche où se trouve une lampe, la lampe est dans un verre». Le verset est entrecoupé de trois médaillons ornés d'un décor épigraphique figurant le blason héraldique du sultan Barkouk, l'usurpateur circassien qui renversa la dynastie des Mamelouks bahrites en l'an 1382 de notre ère. La panse porte une version un peu plus élaborée de la même inscription en grands caractères. ■

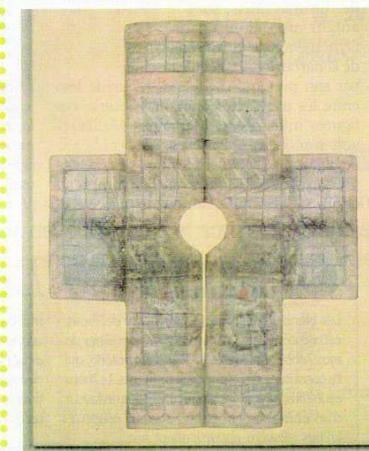
Chanfrein, ottoman, début du XVIII^e siècle

Les différents matériaux qui donnent à cet objet un aspect assez spectaculaire sont caractéristiques de l'armure décorative d'un cheval ou d'un chameau de parade, et non de celle d'un coursier de bataille. On a supposé que des animaux portaient ce chanfrein lors de la Sura, la procession annuelle qui se rendait du

Caire à La Mecque en portant la nouvelle kiswa destinée à couvrir la Kaaba. Ce chanfrein a probablement été utilisé plusieurs années de suite : quelques-unes des pièces décoratives qui le composent sont des remplois prélevés sur des pièces antérieures de même type. ■

Astrolabe en laiton, Iran, 1650

L'objet comporte de superbes gravures révélant une multitude d'informations techniques, des versets coraniques et de la poésie persane, dont un chronogramme («C'est le miroir d'Alexandre et la coupe dans laquelle l'on peut voir le monde») qui fournit la date (1650/51). C'est à Muhammad Mahdi, actif de 1649 à 1663 et issu d'une famille de fabricants d'astrolabes, que l'on doit la graduation de l'instrument, l'étape la plus importante de sa fabrication. C'est également lui qui a conçu les tympans de cinq latitudes différentes, comportant chacun une liste de villes. La quantité d'instruments d'une telle précision et au décor soigné légué par l'Iran des XVII^e et XVIII^e siècles témoigne de la popularité de l'astrologie à la cour des Safavides et de l'intérêt pour la science astronomique. Ces instruments révèlent également le très vif intérêt que suscitent les progrès de l'astronomie européenne. Le père de Muhammad Mahdi avait rencontré le voyageur anglais Sir John Chardin qui séjourna à Ispahan de 1671 à 1673 et lui avait manifestement fourni des cartes célestes récentes publiées en France. Muhammad Mahdi les gravait sur d'autres astrolabes qu'il fabriquait. ■



Chemise talismanique, Inde, XV^e siècle

carrés ou rectangulaires contenant le texte intégral du Coran, avec les 99 noms de Dieu sur les bordures. De grands médaillons sur le devant et le dos portent différentes inscriptions comme la Chahada ou des versets coraniques insistant sur l'action protectrice de Dieu. ■

